

Les déclinaisons de Robinson Crusoe dans *L'Île mystérieuse* de Jules Verne

Daniel Compère

Volume 35, Number 1, Spring 1999

Robinson, la robinsonnade et le monde des choses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036124ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036124ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Compère, D. (1999). Les déclinaisons de Robinson Crusoe dans *L'Île mystérieuse* de Jules Verne. *Études françaises*, 35(1), 43–53. <https://doi.org/10.7202/036124ar>

Article abstract

Jules Verne's *L'Île mystérieuse* rewrites some of the main episodes of Defoe's *Robinson Crusoe*, with the difference that Verne's castaways are more numerous and cultured than Defoe's only hero. In Verne's novel, the transformation of Ayrton, who is abandoned on an island and turned into an animal, also sounds like a parody of one of *Robinson Crusoe*'s scenes. So *L'Île mystérieuse* may be the novel where, as he tries ironically to equal the literary model, Verne reflects upon his own creative power.

Les déclinaisons de Robinson Crusoé dans *L'Île mystérieuse* de Jules Verne

DANIEL COMPÈRE

Le début du roman de Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, met en scène les passagers anonymes d'un ballon contraints « à jeter par-dessus bord les objets même les plus utiles¹ ». Emporté par un terrible ouragan, le ballon abandonne ses passagers sur une terre inconnue, une île déserte où ils sont dans le plus complet dénuement. Et aussitôt arrive la référence aux grands prédécesseurs :

Les héros imaginaires de Daniel de Foé [*sic*] ou de Wyss, aussi bien que les Selkirk et les Raynal, naufragés à Juan-Fernandez ou à l'archipel des Auckland, ne furent jamais dans un dénuement aussi absolu. Ou ils tiraient des ressources abondantes de leur navire échoué, soit en graines, en bestiaux, en outils, en munitions, ou bien quelque épave arrivait à la côte qui leur permettait de subvenir aux premiers besoins de la vie. Ils ne se trouvaient pas tout d'abord absolument désarmés en face de la nature. Mais ici, pas un instrument quelconque, pas un ustensile. De rien, il leur faudrait arriver à tout² !

1. Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, Paris, Hetzel, 1874-1875. Je renvoie à l'édition du Livre de Poche, 1966, p. 4. Référence désormais abrégée en *IM*.

2. *IM*, 62-63. C'est la première référence explicite à Robinson Crusoé dans le roman de Verne qui en comporte trois. Verne cite aussi Johann David Wyss, auteur du *Robinson suisse* (1812) dont Hetzel a publié une version modernisée en 1864. (Voir Daniel Compère, « *Le Robinson suisse* relu et récrit par Hetzel », dans *Un éditeur et son siècle*, P.-J. Hetzel, Saint-Sébastien, ACL Édition, 1988,

En dépit de conditions différentes, Robinson joue incontestablement le rôle de modèle pour les personnages de Verne³. Et ce qui se passe sur le plan de la fiction trouve son équivalent chez l'écrivain : *Robinson Crusoé* est aussi un modèle pour l'auteur de *L'Île mystérieuse*, un modèle qu'il va s'agir d'imiter, d'égaler, voire de dépasser, en déclinant plusieurs de ses formes.

ROBINSON IMITÉ

Certains épisodes de *L'Île mystérieuse* sont conformes au modèle. Ainsi, la première question que posent les naufragés, est celle de Robinson : « Était-ce une île ou le continent⁴? » Pour y répondre, les naufragés explorent la terre où ils ont abordé et concluent que leur île est inhabitée. Ils décident de procéder à la désignation de ses lieux : « Donnons-leur des noms comme faisaient les Robinsons⁵. » Pour Robinson Crusoé, la nomination des lieux se réduit en fait à celle de l'île « que je nommai l'île du Désespoir » (RC, 71). Pour le reste, Robinson se contente de désignations fonctionnelles (forteresse, maison de campagne, etc.).

L'un comme les autres explorent la surface de l'île, mais ils ignorent tout de son aspect souterrain. Robinson découvre une caverne au cours de sa vingt-troisième année de séjour, et les colons de l'île Lincoln ne visitent l'immense caverne qui sert de port au *Nautilus* qu'après plus de trois années.

De même que Robinson tient son calendrier en marquant un poteau, les naufragés verniens dressent « le relevé des jours écoulés dans l'île Lincoln » (IM, 168). Robinson tient son journal et le reporter Gédéon Spilett se charge de « noter les incidents du jour » (IM, 128) qui se produisent sur l'île Lincoln. Certes, le roman de Verne ne restitue pas ce journal, mais il se présente parfois comme sa transcription : « Ce fut le 20 avril, dès le matin, que commença "la période

p. 223-232). Il mentionne également Selkirk, qui est le modèle réel du personnage de Defoe, et Raynal. Sur ce dernier, voir Christiane Mortelier, « La source immédiate de *L'Île mystérieuse* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-août 1997, n° 4, p. 589-598.

3. Ce roman n'est pas le seul à renvoyer au héros de Defoe. Les allusions à Robinson Crusoé fourmillent dans les « Voyages extraordinaires », même quand il n'y est pas question d'un naufrage sur une île déserte. Voir Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, Paris, Lettres modernes-Minard, 1977, p. 80-90.

4. Daniel Defoe, *Vie et aventure de Robinson Crusoé*, traduction de Petrus Borel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 53. Référence désormais abrégée en RC. Dans *L'Île mystérieuse*, c'est l'ingénieur Cyrus Smith qui pose la question : « Île ou continent? » (IM, 93).

5. IM, 140. Cette formule constitue la deuxième référence explicite à Robinson Crusoé.

métallurgique », ainsi que l'appela le reporter dans ses notes⁶. »

Sur l'île Lincoln comme sur l'île du Désespoir, les naufragés pratiquent la lecture de la Bible. Ils élèvent des animaux et tentent de fabriquer une embarcation, mais il apparaît impossible d'en concevoir une qui permettrait de rejoindre des terres civilisées. Ils rencontrent un sauvage dont ils décident de faire un compagnon, puis ils repoussent une attaque d'ennemis supérieurs en nombre. Enfin, ils sont recueillis par un navire et quittent l'île, Robinson « après y être demeuré vingt-huit ans deux mois et dix-neuf jours » (*RC*, 273) et les colons américains après exactement quatre ans.

Dans ses grandes lignes, l'histoire des « naufragés de l'air » (titre de la première partie de *L'Île mystérieuse*) suit celle de Robinson, mais il y a des différences. Parmi celles-ci, citons l'épisode des traces de pas retrouvées sur le rivage de l'île qui s'intègre à un contexte différent : ce ne sont pas celles de sauvages, mais celles que Cyrus Smith a laissées. À noter aussi que cet épisode se situe au moment de l'arrivée des naufragés, alors que Robinson ne découvre la trace d'un sauvage qu'après quinze années sur son île.

Autre différence, les naufragés verniens ne bénéficient pas de l'épave du navire qui fournit à Robinson des « provisions, [...] bouteilles [...] outils [...] armes » (*RC*, 51). Ces objets ne leur parviennent dans un coffre que sept mois après leur naufrage. Le grain de blé (« un seul, rien qu'un seul ! » [*IM*, 265]) découvert dans la poche de Harbert est soigneusement planté en prévision d'une récolte qui est mathématiquement évaluée. Robinson commence par jeter négligemment des grains qu'il retrouve au fond d'un sac, puis s'émerveille de voir pousser bientôt « dix ou douze épis d'une orge verte » (*RC*, 79).

La nomination des lieux de l'île Lincoln est plus développée que celle de Robinson, ce qui correspond à un aspect pratique lié à l'existence d'une petite société. Les colons choisissent d'abord « des noms empruntés à notre pays » (Washington, Franklin Lincoln, Grant), puis ils imaginent « des noms qui fassent figure⁷ » (Cheminées, promontoire du Rep-tile, cap Mandibule).

6. *IM*, 196. À noter que le narrateur se montre ici très discret, n'intervenant jamais directement et se bornant à émettre quelques considérations sur la situation des personnages. Mais nous verrons que, de manière indirecte, ce roman exprime quelques-unes des préoccupations de l'auteur.

7. *IM*, 142. Les noms donnés sur l'île Lincoln seront réutilisés au retour en Amérique, où les colons fondent en Iowa « une vaste colonie à laquelle ils donnèrent le nom de l'île disparue dans les profondeurs du Pacifique » (*IM*, 865).

Sur l'île Lincoln, il y a plusieurs Vendredis : parmi les naufragés figure Nab, le serviteur de Cyrus Smith, ancien esclave que son maître, « abolitionniste de raison et de cœur, avait affranchi » (*IM*, 16). Puis les colons prennent un orang-outang comme domestique : « Il paraît jeune, son éducation sera facile. » (*IM*, 383.) Baptisé Jup, ce singe domestique sympathise avec Nab dont il devient l'aide et presque le remplaçant. Enfin, il y a Ayrton, que les colons découvrent semblable à un sauvage et qu'ils rééduquent.

La différence fondamentale se situe toutefois sur le plan des connaissances. Il est vrai que les colons partent « de rien » (*IM*, 63), mais ils disposent d'une technologie plus avancée que celle de Robinson : ils fabriquent de la nitroglycérine pour assécher la caverne où ils vont s'installer, ils construisent un ascenseur hydraulique, posent des vitres de verre à leur demeure, installent un télégraphe électrique et rêvent même de « rouler en chemin de fer⁸ » ! Ainsi que le narrateur le souligne, « si, profitant de l'expérience acquise, ils n'avaient rien à inventer, du moins avaient-ils tout à fabriquer » (*IM*, 160). Ils réussissent à survivre et même à bien vivre sur leur île, dépassant ainsi « de cent coudées les Robinsons d'autrefois⁹ ». Encore fallait-il qu'ils s'unissent et associent leurs compétences : le savoir de l'ingénieur Cyrus Smith et un peu de celui de Harbert pour ce qui est des sciences naturelles, le savoir-faire de Pencroff en marine, bricolage et jardinage, de Nab en cuisine et l'aptitude de Gédéon Spilett à tout comprendre et à tout exécuter. Leur grande confiance s'oppose à l'attitude de Robinson. En effet, celui-ci « vit dans la peur, voit partout la marque du diable et il a des visions prophétiques auxquelles il croit¹⁰ ». Le caractère édénique de l'île, sur lequel je reviendrai, n'a de sens qu'en fonction des capacités des naufragés : « Si la nature les avait constamment comblés, leur science avait su tirer parti de ce qu'elle leur offrait. » (*IM*, 699-700.)

Comme nous le verrons, *L'Île mystérieuse* est un roman dont l'écriture a été difficile. Mais il est évident que Verne veut que sa variation sur le thème robinsonien soit originale : « Il y a déjà eu 50 Robinsons, et je crois que [je] me tiendrai en dehors de tout ce qui a été fait¹¹. » Il renouvelle effectivement le thème tout en le respectant. Mais le roman ne se résume pas à cela.

8. *IM*, 557. Cette différence fondamentale est notée par Monique Brosse dans *Le Mythe de Robinson*, Paris, Lettres modernes-Minard, 1993, p. 69.

9. *IM*, 250. C'est la troisième référence au roman de Defoe.

10. Lise Andries, « Les accessoires de la solitude », dans *Robinson*, Paris, Éditions Autrement, « Figures mythiques », 1996, p. 9.

11. Lettre de Jules Verne à Jules Hetzel, « Crotoy, dimanche » (juillet 1869). Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, N.A.F. 17004, vol. 73, fol. 116. J'abrègerai désormais ces localisations en indiquant la date et le folio.

ROBINSON PARODIÉ

Il peut paraître étonnant de parler de parodie à propos de *L'Île mystérieuse*, mais l'aventure d'Ayrton, qui se déroule dans la deuxième partie de ce roman (intitulée « L'abandonné »), me paraît constituer une mise en abyme moqueuse de la robinsonnade. Ayrton est retrouvé par les naufragés sur une île voisine où il a été abandonné douze ans plus tôt. Contremaître à bord du *Britannia*, Ayrton a tenté de provoquer une mutinerie contre le capitaine Grant, puis il a feint d'aider les enfants de celui-ci à retrouver leur père naufragé, cherchant en fait à s'emparer de leur navire. Plutôt que d'être remis à la justice, il a choisi d'être abandonné sur cette île Tabor pour y « expier dans l'isolement les crimes qu'il avait commis ». Ce récit du passé d'Ayrton est assorti d'une note en bas de page qui précise que « les événements qui viennent d'être succinctement racontés sont tirés d'un ouvrage que quelques-uns de nos lecteurs ont sans doute lu et qui est intitulé *Les Enfants du capitaine Grant* ». Dans la même situation que Robinson Crusoé, « Ayrton était seul, mais ni les munitions, ni les armes, ni les outils, ni les graines ne lui manquaient ». Sur l'île Tabor, les colons retrouvent aussi ses ustensiles et même sa Bible. Ayrton rappelle Robinson en ce qu'il avait rejeté les lois humaines et vécu sur son île une expérience d'expiation et de rachat : « Comme il travailla pour se refaire par le travail ! Comme il pria pour se régénérer par la prière. » (IM, 552.)

L'histoire d'Ayrton ressemble à celle de Robinson, mais elle s'en écarte par des détails qui apportent une déformation caricaturale caractéristique de la parodie, en particulier le recours à l'animalisation¹². Quand il est retrouvé sur l'île Tabor, les colons pensent d'abord avoir affaire à un animal et le prennent pour « un gigantesque singe, [...] un monstre, [...] un sauvage » (IM, 503). Ils découvrent rapidement que c'est un être humain « tombé au dernier degré de l'abrutissement » (IM, 504). Sous l'influence de Cyrus Smith et ses compagnons, cet homme retrouvera peu à peu son humanité. Mais au début, ils s'interrogent : « Ne s'était-il qu'apprivoisé comme un animal vis-à-vis de son maître ? » (IM, 519.)

À travers le personnage d'Ayrton, Verne souligne le caractère invraisemblable de l'aventure de Robinson. En effet, Ayrton a vécu seul sur l'île Tabor pendant douze années, soit la moitié du temps que Robinson passe sur son île. Quelques années de solitude ont suffi pour le transformer en animal.

12. La parodie présente deux faces : elle imite un modèle dont elle reproduit certains éléments, mais elle s'en moque aussi en ayant recours à la déformation, à la caricature. Je renvoie à l'excellente synthèse de Daniel Sangsue, *La Parodie*, Paris, Hachette, « Contours littéraires », 1994.

Cyrus Smith décrit bien le devenir d'un solitaire : « Et qui sait ce que deviendrait le dernier vivant de nous, après une longue solitude sur cette île ? Malheur à qui est seul, mes amis, et il faut croire que l'isolement a vite fait de détruire la raison, puisque vous avez trouvé ce pauvre être dans un tel état¹³ ! » Pour Verne, on ne peut survivre sur une île déserte que si l'on est plusieurs, que si l'on crée une petite société¹⁴. La folie d'Ayrton discrédite la réussite de Robinson.

Cette caricature de Robinson à travers le personnage d'Ayrton est accentuée par la présence, aux côtés des colons, du singe Jup, dont la capture, l'éducation et l'hominisation constituent un double de celle d'Ayrton¹⁵. Ce singe, qui devient presque humain, a fait partie, si l'on en croit Pencroff, d'un groupe de « pirates, bandits, corsaires » (*IM*, 375), appellations qui pourraient convenir à Ayrton et ses anciens complices.

ROBINSON FICTIF

Roland Barthes appelle « code édénique » tout ce qui contribue au caractère parfait de l'île Lincoln, où la matière nécessaire est toujours fournie et où la nature se travaille sans trop d'efforts, bref « toutes les marques de la Nature gratifiante¹⁶ ». Les personnages du roman soulignent à plusieurs reprises le caractère exceptionnel de leur île. Celle-ci paraît « fertile, agréable dans ses aspects, variée dans ses productions » (*IM*, 48).

Ils en viennent même à s'interroger sur le caractère artificiel de leur robinsonnade, le marin Pencroff se demandant s'il existe des îles à naufragés :

Monsieur Cyrus, croyez-vous qu'il y ait des îles à naufragés ?
[...] Des îles créées spécialement pour qu'on y fasse convenable-

13. *IM*, 513-514. Verne ne se soucie pas ici de vraisemblance, écrivant à son éditeur : « J'ai besoin d'un sauvage. Je dis au public, voilà mon sauvage. Et vous croyez qu'on s'inquiétera de savoir si après douze ans de solitude, il a pu devenir si sauvage que cela ! Non ! l'important est qu'étant sauvage il redevenne homme. » (« Amiens, mardi » [avril 1874], fol. 225.) Souligné par Verne.

14. Une semblable opinion est déjà exprimée dans une remarque de Helena Glenarvan à Jacques Paganel : « Vous ne songez qu'à ces Robinsons imaginaires, soigneusement jetés dans une île bien choisie, et que la nature traite en enfants gâtés ! Vous ne voyez que le beau côté des choses ! [...] L'homme est fait pour la société, non pour l'isolement. La solitude ne peut engendrer que le désespoir. C'est une question de temps. » (*Les Enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1867-1868. Je me réfère à l'édition suivante : Paris, Hachette, « Le livre de poche », 1966, p. 325.)

15. Comme l'a montré François Raymond, « Le héros et son singe dans les *Voyages extraordinaires* », *Romantisme*, n° 27, 1980, p. 96-97.

16. Roland Barthes, « Par où commencer ? », *Poétique*, n° 1, 1970. Repris dans *Nouveaux Essais critiques* (avec *Le Degré zéro de l'écriture*), Paris, Éditions du Seuil, « Points », 1972, p. 149.

ment naufrage, et sur lesquelles de pauvres diables puissent toujours se tirer d'affaire !

— Cela est possible, répondit en souriant l'ingénieur.

— Cela est certain, monsieur, répondit Pencroff et il est non moins certain que l'île Lincoln en est une ! (*IM*, 423.)

De manière ironique, les personnages se mettent à inverser le fonctionnement romanesque. Dans le fonctionnement normal, le récit parle des personnages et des épisodes qui les mettent en scène. Ici, c'est le personnage qui parle du récit et des épisodes qui le concernent.

Il est temps d'évoquer « Le secret de l'île », titre de la troisième partie de *L'Île mystérieuse*. En effet, si l'aventure ressemble à celle de Robinson, c'est parce que, en coulisse, Nemo, qui est caché sur l'île Lincoln, vient en infléchir le déroulement. Non seulement il aide à plusieurs reprises les naufragés placés dans une situation périlleuse, mais il semble tout faire pour que leur aventure ressemble à celle de Robinson. Il marque dans le sable les empreintes de pas de Cyrus Smith, jette un message à la mer et surtout il fait parvenir aux naufragés une malle qui contient « toute la panoplie du parfait Robinson Crusoé¹⁷ » : outils, armes, instruments, vêtements, ustensiles de cuisine, livres. « Rien n'y manque¹⁸ ! » remarque Gédéon Spilett.

Lorsque plusieurs mystères se sont accumulés, les colons en viennent à supposer « la présence d'un être mystérieux, d'un naufragé comme nous peut-être, abandonné sur notre île ». Et, dit Spilett : « J'ajouterai que cet inconnu me paraît disposer de moyens d'action qui tiendraient du surnaturel, si dans les faits de la vie pratique le surnaturel était acceptable. » (*IM*, 658-659.) Lorsqu'ils rencontrent Nemo, tout s'explique¹⁹.

17. Expression employée par Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1966, p. 244.

18. *IM*, 321. Verne reprendra cette idée avec *L'École des Robinsons* (1882), qui est un véritable pastiche du roman de Defoe, car Verne a voulu que tout ce que l'on présente dans ce récit « fût faux dans le mien » (lettre à Hetzel, « Amiens, vendredi » [octobre 1881], fol. 502). On y trouve en effet, comme dans *Robinson Crusoé*, un naufrage, une île déserte avec des animaux sauvages, l'arrivée d'anthropophages, le sauvetage d'un « Vendredi ». « Ah ! décidément, ni M. Defoe ni M. Wyss n'ont exagéré les choses ! » remarque ironiquement un personnage (Paris, Hachette, « Le livre de poche », 1968, p. 175). Délivré par les apprentis Robinsons, le sauvage reconnaît son statut d'esclave : « C'était à croire que ce naturel de la Polynésie, lui aussi, avait lu *Robinson Crusoé* ! » (*ibid.*, p. 193). Mais tout est faux : l'aventure est organisée par un oncle milliardaire qui a voulu donner une leçon à son neveu Godfrey et lui apprendre que l'on ne s'improvise pas Robinson. Le pastiche est ici moins dans l'imitation d'un style que dans l'emprunt du sujet à un autre et dans son traitement exagérément comique. Je renvoie à Daniel Compère, « Je suis l'autre. Pastiche et écriture », *Études romanesques*, n° 4, 1996, p. 99-109.

19. Tout, ou presque, car les déclarations de Nemo laissent le lecteur perplexe : il est évident qu'il n'a pas pu accomplir tous les exploits qu'il raconte. En particulier, comment ce vieillard a-t-il pu escalader le puits qui relie

Nemo apparaît aussi comme une sorte de Robinson. Après la partie de sa vie racontée dans *Vingt mille lieues sous les mers* qui est résumée dans *L'Île mystérieuse*, nous apprenons que « le vide se fit dans le *Nautilus*, et enfin le capitaine Nemo resta seul de tous ceux qui s'étaient réfugiés avec lui dans les profondeurs de l'Océan. [...] il parvint à ramener son *Nautilus* vers un des ports sous-marins qui lui servaient quelquefois de points de relâche. L'un de ces ports était creusé sous l'île Lincoln » (IM, 807). Comme Robinson, Nemo vit seul sur — ou plutôt sous — l'île jusqu'à ce qu'il assiste à l'arrivée des naufragés et décide de les aider.

Comme Ayrton, Nemo est victime de la solitude. Il déclare, avant de disparaître : « Je meurs d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul ! » (IM, 819.) Comme le dit Pierre Macherey, Nemo est un « Robinson tragique et condamné », « héros qu'on croyait disparu²⁰ », sorti d'un roman antérieur : « [...] il a paru, sous le titre de *Vingt mille lieues sous les mers*, un ouvrage qui contient votre histoire²¹ », lui disent les naufragés en le rencontrant. Nemo est ainsi renvoyé dans le domaine de l'imaginaire par les colons, tout comme « les héros imaginaires de Daniel de Foë [sic] et de Wyss » cités au moment de leur arrivée sur l'île. Le vrai Robinson ne peut être qu'une fiction.

ROBINSON GÉNÉRATEUR

Comme tout écrivain qui s'engage dans l'écriture d'un texte, Verne se trouve confronté à la figure d'un prédécesseur qui, véritable figure du Commandeur, le met en garde contre sa tentative de dépassement. Cette mise en garde peut naturellement se transformer en défi à relever et jouer le rôle de générateur.

Si je reviens rapidement sur le parcours de Verne avant *L'Île mystérieuse*, il faut rappeler que, dès ses premiers romans, la figure de Robinson est présente. Dans *Cinq semaines en ballon* (1863), un des voyageurs « proposa sérieusement à son ami le docteur de s'établir dans cette forêt, d'y construire une cabane

sa caverne à la grotte habitée par les colons, diriger seul le navire construit par Pencroff, torpiller le navire des pirates, etc. Ces invraisemblances ont été relevées en particulier par : Jean Varmond, « Trois îles. L'île heureuse », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 8, septembre 1937 (Spécial hors-série, n° 2, 1970, p. 129-130) ; Daniel Compère, « Les suites dans les *Voyages extraordinaires* », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 14, 2^e trimestre 1970, p. 123-124 ; Michel Picard, « Le trésor de Nemo », *Littérature*, n° 16, décembre 1974, p. 92.

20. Pierre Macherey, *op. cit.*, p. 265.

21. IM, 801. En fait, à s'en tenir aux dates données dans *L'Île mystérieuse*, dont l'action se déroule du 24 mars 1865 au 24 mars 1869, il y a ici un anachronisme puisque le roman *Vingt mille lieues sous les mers* est paru en 1869-1870. Les colons de l'île Lincoln ne devraient pas l'avoir lu...

de feuillage, et d'y commencer la dynastie des Robinsons africains²² ». Dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864-1865), se présente une situation robinsonienne : près du pôle, les voyageurs trouvent « la marque d'un soulier européen. [...] Le héros de Daniel de Foé [sic] ne fut pas plus stupéfait en rencontrant la marque d'un pied creusée dans le sable de son île²³ ». *Les Enfants du capitaine Grant* (1865-1866) contient de continuelles références à Robinson et Grant lui-même reconnaît à la fin que sa situation « est celle de tous les Robinsons jetés sur une île²⁴ ».

Vingt mille lieues sous les mers (1869-1870) est né d'un projet de robinsonnade. Dans une lettre à Hetzel de septembre 1865, Verne présente ainsi son idée : « [...] et je rêve à un Robinson magnifique. Il faut absolument que j'en fasse un, c'est plus fort que moi. Il me vient des idées superbes²⁵. » Puis le projet évolue et en quelque sorte se dédouble : en juin 1867, Verne suit la piste d'un personnage qui n'aurait « plus aucun rapport avec l'Humanité dont il s'est séparé. Il n'est plus sur terre. La mer lui suffit, mais il faut que la mer lui fournisse tout : vêtement et nourriture. Jamais il ne met le pied sur un continent²⁶ ». Ce sera Nemo et son *Nautilus*. Mais l'idée d'un « Robinson moderne » ne quitte pas Verne, et les lettres de 1869-1870 à son éditeur attestent qu'il est « en plein dans le Robinson. Je trouve des choses étonnantes (sic) ! J'y suis lancé à corps perdu et je ne peux plus penser à autre chose²⁷ ».

La première partie de ce roman intitulé *L'Oncle Robinson* est soumise à l'avis de Hetzel en 1871. Sa critique est sévère : si la trame du récit ressemble à ce qui deviendra celle de la première partie de *L'Île mystérieuse*, l'éditeur trouve que l'action est lente et peu passionnante. Il conseille à Verne : « Lâchez tous ces types et recommencez avec de nouveaux, tout à fait²⁸. » L'auteur abandonne alors ce projet pour écrire *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Mais, dès la fin de l'année 1872, Verne se remet au travail, se donnant, semble-t-il, une triple

22. Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Hachette, « Le Livre de poche », 1966, p. 142.

23. Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, Paris, Hachette, « Le Livre de poche », 1966, p. 537.

24. *Les Enfants du capitaine Grant*, op. cit., p. 857.

25. Lettre de Verne à Hetzel, « Le Crotoy, lundi » (septembre 1865), fol. 22.

26. Lettre de Verne à Hetzel, « Le Crotoy, samedi » (juin 1867), fol. 71. C'est Verne qui souligne.

27. Lettre de Verne à Hetzel, « Paris, jeudi » (mars 1870), fol. 139-140. Le soulignement et le *sic* sont de Verne.

28. Jules Verne, *L'Oncle Robinson*, édition établie par Christian Robin, Paris, Le Cherche-midi éditeur, 1991, p. 242. Cette édition indique les annotations de Hetzel portées sur le manuscrit.

perspective, ce qui va l'amener à écrire un chef-d'œuvre. D'abord, il est évident qu'il veut réaliser ce projet de faire *son* Robinson. Il sait qu'il tient un bon sujet et, tout en rédigeant son roman, il écrit à Hetzel :

Seulement, n'oublions pas ceci. Le sujet du Robinson a été traité deux fois. De Foe qui a pris *l'homme seul*, Wyss qui a pris *la famille*. C'étaient les deux meilleurs sujets. Moi, j'ai à en faire un troisième qui ne soit ni l'un ni l'autre. [...] Vous avez plusieurs fois déjà jeté des doutes dans mon esprit au sujet de cet ouvrage. [...] J'ai pourtant la conviction, — et je vous en parle comme s'il était d'un autre — qu'il ne sera point inférieur aux derniers, et que, bien lancé comme eux, il réussira. J'ai la conviction profonde que la curiosité du lecteur sera excitée, et que la somme des choses *imaginées* dans cet ouvrage est plus considérable que dans les autres, et que ce que j'appelle le *crescendo* s'y développe d'une manière pour ainsi dire mathématique²⁹.

L'originalité de la robinsonnade vernienne vient aussi de ce que je crois être une deuxième perspective, à savoir donner une fin à Nemo. *L'Île mystérieuse* va résoudre l'énigme de Nemo laissée en suspens à la fin de *Vingt mille lieues sous les mers*, où il semblait avoir disparu dans le maelström, sans avoir révélé sa véritable identité et son passé avant de s'isoler dans le *Nautilus*. Certes, si les romans se relient, ils se relient mal : il existe un certain nombre de discordances dans les dates et de contradictions dans le récit du passé de Nemo. Cela importe peu et Verne se débarrasse de ces divergences en deux notes³⁰.

Je vois aussi une troisième perspective : Verne veut s'affirmer comme créateur et écrivain. En 1873, ayant publié onze romans, il s'interroge sur son œuvre : quelle est sa place dans la littérature contemporaine ? Ses textes lui survivront-ils ? De manière indirecte, les doutes de l'auteur s'expriment dans son œuvre³¹. Une discussion des colons sur l'avenir s'achève par cette remarque révélatrice : « Ainsi est-il du cœur de l'homme. Le besoin de faire œuvre qui dure, qui lui survive, est le signe de sa supériorité sur tout ce qui vit ici-bas. » (*IM*, 783.) Mais les colons se demandent si ce monde n'est pas appelé à disparaître :

29. Lettre de Verne à Hetzel, « Amiens, mardi » (avril 1874), fol. 225. C'est Verne qui souligne.

30. J'avais déjà proposé de voir dans ces discordances un jeu avec les conventions romanesques (« Le bas des pages », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 68, 4^e trimestre 1983, p. 152-153). J'en viens presque à croire que Verne fait exprès de ne pas relier logiquement *Vingt mille lieues sous les mers* et *L'Île mystérieuse*, ce qui s'explique si l'on considère qu'ils sont tous deux nés d'un même projet dont ils sont deux réalisations différentes. La vraisemblance interne de la chronologie est écartée au profit d'une autre vraisemblance qui est la cohérence de l'œuvre romanesque.

31. J'ai développé cette question dans *Jules Verne écrivain*, Genève, Droz, 1991.

« la vie disparaîtra, sinon définitivement du globe, au moins momentanément. [...] Mais tout cela, mes amis, c'est le secret de l'Auteur de toutes choses [...] Quant à l'île Lincoln], elle disparaîtra un jour » (*IM*, 277-278).

Cette disparition a lieu à la fin de *L'Île mystérieuse*, lorsqu'une éruption volcanique fait exploser l'île. Alors semble débiter une nouvelle robinsonnade : les colons se retrouvent sur un roc isolé qui constitue « tout ce qui restait » (*IM*, 859). L'île a disparu et la fin du roman présente une situation de dénuement qui « renvoie symétriquement au premier dénuement des colons³² ». Et cette fois, le narrateur insiste sur le fait que, contrairement à ce qui s'est passé pendant tout le roman, « toute leur science ne pouvait rien » (*IM*, 861). C'est encore Nemo qui les sauve : avant de mourir, il a eu le temps de laisser un message sur l'île Tabor et Robert Grant, venu rechercher Ayrtton, se porte au secours des colons.

Ce sont des personnages venus de romans antérieurs qui sauvent la situation. Manière pour Verne de considérer que la force de son œuvre est dans sa cohérence d'ensemble. Autant il doute de la pérennité de son œuvre (le *Nautilus* disparaît avec Nemo et l'île explose), autant il affirme son pouvoir de romancier, sa capacité de créer un univers imaginaire à l'intérieur duquel il peut se référer à égalité à un chef-d'œuvre littéraire comme le *Robinson Crusoé* et à un de ses romans antérieurs comme *Vingt mille lieues sous les mers*. Ainsi, Verne s'affirme en digne héritier, en successeur capable de rivaliser avec son modèle et de jouer avec les conventions romanesques.

L'Île mystérieuse n'est donc pas une robinsonnade de plus dans un siècle qui a vu se publier de nombreuses variations sur ce thème. Certes, ce roman témoigne de la fascination de Verne pour ce genre romanesque où un personnage, livré au seul caprice de son auteur dans un monde clos, peut connaître de multiples aventures. L'île Lincoln apparaît bien comme « le lieu imaginaire où s'investissent les désirs profonds de l'auteur³³ », désirs de s'affirmer comme créateur littéraire digne de figurer parmi les grands auteurs.

L'île déserte est comme une page blanche, l'auteur peut tout inventer. Mais il ne part jamais de rien, précisément. Avant que les colons n'arrivent, Nemo était là ; avant que Verne ne commence son roman, Robinson était là. Il reste au successeur — et ne n'est pas rien — le plaisir de réinventer, de refaire, de rectifier à sa guise et en la démultipliant l'aventure de Robinson.

32. Roland Barthes, « Par où commencer ? », *op. cit.*, p. 147.

33. Simone Vienne, « *L'Île mystérieuse* » de Jules Verne, Paris, Hachette, « Poche critique », 1973, p. 32.